

Le peu que nous sommes...

Georges Dor

Number 59, Winter 1994

Écrivains - Paroliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dor, G. (1994). Le peu que nous sommes.... *Moebius*, (59), 29–32.

LE PEU QUE NOUS SOMMES...

Georges Dor

À l'automne de 1972, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, le poste radiophonique CKAC de Montréal, en collaboration avec le journal *La Presse*, organisait un concours pour élire les dix chansons québécoises les plus populaires des cinquante années de son existence. LA COMPLAINTÉ DE LA MANIC arriva en tête, avant des chansons de Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Claude Léveillée et autres «grands» de cet art populaire au Québec. Cet automne-là, j'ouvrais une galerie d'art, à Longueuil, et je me retirais à toutes fins pratiques du métier de faiseur et de chanteur de chansons. Depuis, j'ai bâti et animé durant une dizaine d'années un théâtre d'été au pays de mon enfance, à Saint-Germain-de-Grantham, j'ai été l'auteur d'un téléroman à succès, je suis devenu deux fois grand-père et j'ai écrit trois romans publiés chez Québec-Amérique.

La chanson a pris au Québec, depuis les années soixante, une place d'autant plus grande qu'il y avait ici un vide à combler, aussi bien au plan intellectuel que dans le domaine de l'affectif. Si je me suis souvenu des premières chansons de Félix Leclerc, que mon père écoutait avec attendrissement, c'est précisément parce qu'elles libéraient une affectivité trop longtemps brimée, comprimée, que ne satisfaisaient plus les couplets édifiants de *La Bonne Chanson*. Chez les pères, cela serait l'occasion de rattraper un peu de temps perdu et cela deviendrait, pour les fils, le

signal de départ d'une libération affective. Le fictif et l'affectif... Les gens d'ici attendaient donc des chansons nouvelles et les poètes-chansonniers leur en feraient de toutes sortes et de toute manière, au pic et à la pelle s'il le fallait.

Cela coïncidait avec l'avènement, chez nous, de la société dite de consommation. Les commerçants en firent vite leur affaire : la chanson se vendait comme des petits pains chauds, sous toutes ses formes : disques, livres, spectacles, voire même films qu'on tourna sur ses vedettes. À une époque où toutes choses sont effleurées à peine, la chanson ne peut que régner en maîtresse, elle qui est fleur au lieu d'arbre. Pendant que pousse l'arbre, se fanent les fleurs.

Mais que veut-on savoir de moi en demandant ma collaboration à ce numéro de la revue *Mæbius*? Dans la lettre qu'on m'a fait parvenir, mon nom ne figure pas dans la liste des auteurs auxquels on sollicite un texte. Peut-être quelqu'un a-t-il pris au sérieux la phrase où l'on dit : «Si des noms importants nous avaient échappé, n'hésitez pas à nous en informer rapidement.» J'ai pensé à la formule qu'on utilisait autrefois, à l'église, en publiant les bancs d'une prochaine union matrimoniale : «Si quelqu'un connaît un empêchement à ce mariage, il est prié de nous en avertir au plus tôt.» Je vous préviens donc d'entrée de jeu (comme disent certains animateurs d'émissions culturelles à la radio ou à la télévision) que la chanson n'a jamais eu pour moi beaucoup d'importance. Son plus grand mérite a sûrement été celui de me faire rêver, enfant, dans mon village d'autrefois, quand j'écoutais Rina Ketty chanter, à la radio :

*Je revois les grands sombreros et les mantilles
J'entends des airs de fandangos et séguedilles
Je revois les señoritas si brunes
Quand luit sur la plaza la lune...*

À Saint-Germain, il y avait sur le perron de l'église, certains beaux dimanches d'été, un aveugle qui chantait en s'accompagnant à la guitare. Je crois me souvenir qu'il s'appelait Foucault. Parfois, en même temps que sa guitare, il jouait aussi d'un harmonica accroché à son cou, sorte de Bob Dylan avant l'heure, nègre-blanc local chantant le

blues de nos campagnes. C'était dans les années trente. Il chantait d'une voix campagnarde et nasillarde la complainte d'une mère :

*Mon fils partit malgré mes larmes
Ne sachant pas mon cœur brisé
La vie l'attirait par ses charmes
Reviendra-t-il me consoler...*

Et puis il y eut les *Cahiers de La Bonne Chanson*, que l'on chantait en famille, le soir à la maison, et dont je retiens ce couplet de «Notre-Dame de Paris» :

*Sur l'immense parvis où rêve de la gloire
Dans sa robe de pierre où chante de l'Histoire
Elle est belle comme autrefois
Ouvrant large son temple, où la foule s'entasse
Elle est là pour bénir l'Humanité qui passe
Les vagabonds ou bien les rois...*

J'ai 62 ans. Je suis d'une autre époque, d'un autre temps. Je suis né sur une autre planète, onzième d'une famille de quatorze enfants. La musique d'orgue et le chant grégorien ont bercé mon enfance et mon adolescence. Dois-je m'en excuser? Mozart avouait qu'il aurait volontiers échangé toute son œuvre pour le *Salve Regina*. C'est loin du rock, le chant grégorien; c'est loin de la chanson aussi. C'est autre chose. Et c'est ailleurs.

Je n'ai de théorie ni sur la chanson ni sur l'écriture. Je suis un être primaire qui rêve de secondaire, un lourdaud qui rêve d'élévation. La poésie, c'est cela qui importe. La poésie des mots, mais aussi et surtout celle des choses, celle des sens, du sens et du non-sens, celle des sensations que l'on éprouve durant ce court rêve éveillé qu'est la vie.

Dès le soir de la première, à la Comédie-Canadienne, en 1968, j'ai su que je ne chanterais pas longtemps quand j'ai vu la foule se lever, hurlant son approbation, après une chanson à consonance poético-patriotique. Je ne voulais pas être un tribun chantant. Et puis, de toute façon, ces choses-là ont si peu d'importance. Ce qui importe, c'est l'inexprimable, l'inexplicable, l'inconcevable du «peu que nous sommes» de Pascal ou de pépère Moïse, mon grand-père maternel, qui devait bien pratiquer le zen ou le zéro en allant chercher ses vaches à quatre heures du matin, avant l'aube,

avant qu'une première lueur ne révèle l'horizon lointain dans la plaine de Saint-Germain-de-Grantham.

Retiré depuis longtemps de l'agitation du monde du spectacle, je m'applique à tenter d'écrire des phrases correctes, à faire de la fiction littéraire. Fiction, affection, affliction...

Oui, j'essaie de démêler le fictif et l'affectif qui s'emmêlent en nous, en ne réussissant, bien sûr, qu'à les emmêler davantage, car je suis resté le petit paysan des années trente et l'élève du cours primaire penché sur son pupitre et traçant entre les lignes obliques du transparent des signes mystérieux qu'on appelle des lettres et qui forment des mots qui eux-mêmes forment des phrases. Je retrouve en écrivant de la prose la sensation que j'éprouvais en faisant une composition en septième année. La joie que l'on ressent en élaborant un roman ne ressemble en rien au plaisir que donne le figinage d'un texte de chanson; l'art d'écrire de la prose est autrement difficile, car il ne s'agit pas ici d'un cri du cœur, d'un élan qui nous porte ou d'une fébrilité qui nous agite l'espace d'une heure ou deux, mais d'un véritable travail, ardu et envoûtant à la fois. Et si l'ordinateur a remplacé la petite plume et le transparent, si le monde moderne m'emporte loin de mon moyen-âge personnel, c'est toujours et encore l'enfant paysan en moi qui s'exprime; je le constate alternativement avec horreur et avec bonheur. Dieu merci, de jeunes écrivains s'adonnent à l'expression des nouvelles réalités sociologiques et culturelles du Québec et des Québécois. Pour ce qui est du cœur humain et des passions qui le secouent, qui l'avalent ou le grandissent, cela, semble-t-il, est éternel. Alors, on retourne à l'inexprimable, à l'explicable, à l'inconcevable, à l'insondable mystère dont on s'approche parfois, en un éclair, dans un poème, dans une chanson ou dans une phrase de roman. Tout le reste n'est que bavardage, élégant ou délinquant, terne ou brillant, fascinant ou ennuyeux, sempiternelle répétition des maux qui affligent le cœur de l'homme.

*Le cœur humain cherche le cœur des choses
Le tien comme le mien, est seul dans sa poitrine
Ah! la belle p'tite machine...*